Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 43 (1910)

Heft: 4

Artikel: Les femmes et la philosophie à travers les idées d'un néo-stoïcien

Autor: Burnier, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379875

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES FEMMES ET LA PHILOSOPHIE

à travers les idées d'un néo-stoïcien [1]

PAR

CH. BURNIER

Parmi les représentants du néo-stoïcisme, Musonius Rufus occupe une place fort modeste. Les noms plus brillants de Sénèque, d'Epictète, de Marc Aurèle, qui figurent au premier plan et qui peuvent fournir des renseignements plus positifs et plus copieux sur le caractère de l'école, ont, naturellement, attiré de préférence l'attention des historiens de la philosophie ancienne. Deux autres raisons expliquent, d'ailleurs, pourquoi Musonius est ainsi demeuré dans l'ombre. Tout d'abord, de même qu'Epictète, qui fut son élève, il se voua complètement à l'enseignement, sans rien écrire lui-même. Un de ses disciples, Lucius, recueillit en partie ses conférences, mais se montra, malheureusement, un transcripteur trop personnel, — beaucoup moins fidèle qu'Arrien, par exemple, qui reproduisit les entretiens d'Epictète. Dès

[1] Ces pages se rapportent à un travail, actuellement en préparation, sur les idées morales de Musonius Rufus. Ainsi que nous avons tenté de le faire pour Sénèque et pour Perse, nous voudrions rechercher quelle est l'originalité de ce philosophe et quelle place il occupe dans le développement du néo-stoïcisme. Il est nécessaire, en effet, avant de songer à établir l'histoire complète de cette école, d'apprécier l'œuvre de chaque disciple en la replaçant dans le cadre de la doctrine : ce sont là des matériaux indispensables pour l'étude d'ensemble qui reste à faire.

lors, pour se rapprocher davantage de la pensée de Musonius, il convient de comparer, lorsque cela est possible, la rédaction de Lucius avec les passages où Epictète et Aulu-Gelle, en particulier, se font aussi l'écho de notre philosophe. On comprendra que ce travail complique singulièrement la tâche de ceux qui veulent étudier dans le détail la morale de Musonius.

En second lieu, jusqu'à ces dernières années, il n'existait de ce philosophe aucune édition critique, qui en facilitât la lecture. Actuellement, cette lacune a disparu. Grâce à la sagacité et au labeur inlassable de O. Hense, qui a déjà donné à la philologie classique tant de travaux remarquables, il est possible de lire les principaux fragments de Musonius dans un excellent texte, savamment commenté et précédé d'une introduction latine, où l'auteur a résumé tout ce que l'on sait aujourd'hui de la vie et de la personne de Musonius, ainsi que des transcripteurs de son enseignement[1].

* * *

Sa vie nous échappe en grande partie. Nous ne parvenons à en saisir que quelques traits intéressants, et encore tous ne paraissent-ils pas absolument certains. Comme renseignements positifs, nous savons par Tacite qu'il naquit dans une petite ville étrusque, à Volsinii ; il faisait partie de l'ordre équestre et florissait sous Néron. Il fut probablement l'ami de plusieurs néo-stoïciens de l'époque, tels que Thraseas Paetus, Bareas Soranus, Rubellius Plautus, qui formaient un noyau d'opposition à la tyrannie impériale. Tacite encore, et Dion Cassius, s'accordent à dire que Musonius fut aussi chassé de Rome et envoyé en exil, dans l'île de Gyare, où de nombreux amis vinrent le voir et s'entretenir avec lui. Rappelé par Galba, en 69, il fut exilé une seconde fois, sous Vespasien, puis rappelé de nouveau par Titus. Nous ignorons la date exacte de sa mort.

[1] O. Hense, « C. Musonii Rufi reliquiae », Leipzig, Teubner, 1905.

M. O. Hense nous a lui-même averti, au commencement de cette année, qu'il erait probablement paraître une nouvelle édition de ces fragments.

A l'instar des autres disciples du néo-stoïcisme, qui se soucièrent assez peu de se livrer à des recherches spéculatives, mais qui visèrent surtout à convertir leurs auditeurs et à les guider dans la vie par des conseils pratiques, Musonius pousse à l'action et prêche lui-même d'exemple. Nous le voyons agir, en deux circonstances, d'une manière qui prouve l'énergie de son caractère, ainsi que son désir ardent de combattre l'injustice et de se rendre utile à ses concitoyens.

Vers la fin de la même année où il revint de l'exil pour la première fois, Musonius se rendit au sénat et accusa P. Egnatius Celer d'avoir porté un faux témoignage contre son ami Soranus. Ce dernier, aussi vertueux que Thraseas et tout aussi détesté de Néron, avait péri victime des délations calomnieuses de P. Celer[1]. Grâce à la ténacité de Musonius, l'enquête, tout d'abord ajournée, fut reprise et P. Celer finit par être condamné et exécuté. Les mânes de Soranus trouvèrent ainsi vengeance et Musonius, dit Tacite, pour avoir pris l'initiative de l'accusation, recueillit lui-même la gloire d'avoir accompli un acte de justice.

Egalement à cette époque, lorsque les troupes de Vitellius et de Vespasien étaient prêtes à en venir aux mains devant Rome, Musonius ne craignit pas de sortir de la ville et de se rendre parmi les soldats pour tenter de les apaiser. Au milieu des huées et des menaces, il exposa aux assaillants les bienfaits de la paix et les graves dangers d'une guerre civile, et ne s'éloigna que lorsqu'il allait payer de sa vie sa morale intempestive.

Sans doute qu'en racontant cet épisode, Tacite persifle assez finement la naïveté de ce philosophe, qui espère calmer, par sa prédication, la fureur de soldats avides de s'entr'égorger. Cependant, ne voit-on pas surtout par là avec

[1] Ce P. Egnatius Celer, stoïcien et professeur de philosophie, avait précisément eu pour élève Bareas Soranus, qu'il accusa faussement dans la suite. Il avait donc ainsi trahi et profané l'amitié, dont il devait enseigner les règles et les devoirs. De là, l'indignation de Musonius et l'acharnement qu'il mit à le poursuivre. — Cf. Tacite, Hist. IV, 10, 40.

quelle ardeur et quel courage Musonius a embrassé sa tâche de moraliste? L'esprit du néo-stoïcisme le possède tout entier : il croit et il pratique. Si, semblable à la plupart des apôtres sincèrement épris de leur mission, il lui arrive parfois de prêcher hors de propos, du moins faut-il reconnaître que ses convictions commandent le respect et qu'il ne s'est point dérobé à une vie agissante.

* * *

Laissant de côté les idées morales de Musonius, dont l'étude ne saurait rentrer dans le cadre d'un simple article, nous voulons seulement rechercher ici ce que notre philosophe enseignait sur les femmes et la philosophie. Mais, préalablement, il importe de connaître quelle conception Musonius se fit de la femme et quelle signification il donne à la philosophie.

Disons-le d'emblée : parmi tous les représentants du néo-stoïcisme, aucun ne révèle une telle élévation et une telle délicatesse de sentiment, en parlant des femmes et du mariage. A ce sujet, Musonius devance certainement son temps et, dans toute sa morale, il n'y a guère de chapitres qui puissent mieux nous faire voir son originalité et la noblesse de ses convictions. Car, il s'agit bien ici d'une conviction ferme et nette. Tandis que chez d'autres, — chez Sénèque, en particulier, — s'il est sans doute facile de relever quelques beaux passages sur le rôle de la femme ou sur les liens d'affection qui doivent unir les époux entre eux, ce ne sont cependant là que des réflexions isolées, émises en passant, ou à propos d'un autre sujet ; en outre, plusieurs d'entre elles se trouvent démenties ailleurs, ce qui leur enlève toute espèce d'autorité et de certitude. Musonius, au contraire, traite ce sujet pour lui-même, dans son ensemble, sans aucune contradiction, ni aucune équivoque. Et, comme nous allons le voir, les idées qu'il développe conservent, aujourd'hui même, toute leur valeur, puisqu'elles servent encore à combattre certains préjugés tenaces que plus de vingt siècles de civilisation chrétienne n'ont pu faire disparaître complètement.

La femme rêvée par Musonius doit être avant tout la compagne, l'associée de son mari. « Le mariage, dit-il, peut se résumer dans la *communauté de la vie* et la naissance d'enfants qui soient communs à l'époux et à son épouse. Ils doivent s'unir de telle sorte que leur vie, leurs actions, soient inséparables, qu'ils regardent toute chose comme étant commune entre eux et qu'ils n'aient rien en propre, pas même leur corps. C'est une grande chose que de donner la vie à un homme, et c'est l'effet de cette union.... Lorsque la tendresse est parfaite des deux côtés, lorsque tous deux s'efforcent de l'emporter en affection l'un sur l'autre, le mariage atteint son but et il est digne d'envie. » Si, au contraire, l'un des époux, préoccupé de ses propres intérêts, ne veut pas « s'atteler au même joug », il faut, ou bien qu'ils se séparent complètement, ou qu'ils traînent une vie pire que la solitude.

En devenant l'associée de son mari, la femme n'abandonnera pas pour autant les devoirs de son sexe. Rien n'est plus éloigné de la pensée de Musonius que d'en faire une sorte d'intellectuelle et de la pousser à revendiquer certains privilèges pour se croire en droit de délaisser ses occupations au sein de la famille. Ecoutez-le plutôt : « Elle ne doit craindre ni le travail, ni la peine : elle doit allaiter ses enfants, servir son mari, faire sans hésiter ce que quelques-unes s'imaginent être un travail servile. Une telle femme ne serait-elle pas un trésor pour son mari, un ornement pour sa famille et un exemple utile pour son entourage? » Ainsi, tout en laissant à la femme la place que la nature lui a prescrite au foyer, Musonius la considère néanmoins comme l'égale absolue de son mari, partageant toutes ses préoccupations, associée à tous ses intérêts, s'exprimant aussi librement avec lui qu'avec elle-même.

Mais, pour que cette intimité puisse s'établir, il faut que l'homme comprenne de bonne heure les devoirs qui lui incombent, car c'est de lui que dépend, en grande partie, l'harmonie de la vie conjugale. Il doit surtout, selon Musonius, garder des mœurs pures dès sa jeunesse et

fuir les plaisirs sensuels, qui l'habitueront peu à peu à mépriser la femme et à la considérer comme une créature inférieure, bonne à satisfaire ses caprices. Là-dessus, Musonius ne transige pas : il entend que l'homme ne cède jamais à ses passions et il bat en brèche les préjugés et les idées reçues de son temps, en vertu desquels on excuse facilement certaines liaisons coupables et certaines faiblesses. « Il faut, dit-il, que ceux qui ne sont ni sensuels, ni pervers, estiment que les fonctions de l'amour ne se justifient que dans le mariage, et seulement si elles ont pour but la procréation; ceux qui n'ont en vue que la jouissance, agissent injustement et contrairement aux lois, même dans le mariage. » « Personne, ajoute-t-il, ne pourrait, sans agir mal, s'unir à une courtisane ou à une esclave, car quiconque pèche fait aussitôt du tort, et même s'il n'en fait aucun à ses semblables, il s'en fait à lui-même, en se rabaissant et en se déshonorant. » A ceux qui objectent que celui qui s'unit à sa propre esclave n'est point coupable, parce que les lois l'y autorisent et que chaque maître est libre d'user, comme bon lui semble, de son esclave, Musonius répond, en employant la même logique : s'il n'est ni honteux, ni indécent qu'un maître s'unisse à son esclave, que dire d'une maîtresse qui entretiendrait aussi des relations coupables avec son esclave? Cela ne semblerait-il pas intolérable, non seulement si cette femme était mariée, mais même si elle vivait seule? Pourquoi donc la même mesure ne s'applique-t-elle pas à l'un et à l'autre? Quelqu'un pourrait-il par hasard prétendre que les hommes sont plus faibles que les femmes et incapables de réprimer leurs désirs? Nullement, car il convient précisément qu'ils soient d'une nature supérieure, puisqu'ils se jugent dignes de l'emporter sur elles.

Tel est le langage de Musonius, lorsqu'il recommande à ses disciples la chasteté et le respect dû à la femme. En ce qui concerne le mariage, il veut qu'on s'attache, dans son choix, aux qualités de l'âme. « Qu'on ne considère, en se mariant, ni la naissance, ni l'argent, ni la beauté. Car ni la richesse, ni la beauté, ni une naissance illustre, ne peuvent augmenter

l'union entre époux, ni produire des enfants meilleurs.... Et, sans cette concorde, quel mariage pourrait être heureux, quelle union agréable ? Comment des êtres mauvais sauraient-ils vivre sans dispute? Ou comment un homme vraiment bon s'entendrait-il avec un méchant? Pas plus qu'un bâton courbe ne pourrait s'adapter à un bâton droit, ou deux bâtons courbes ensemble.... »

En écoutant Musonius s'élever contre la lâche morale de ses contemporains, flétrir l'impureté, exciter l'homme à une lutte continuelle contre ses passions, lui rappeler que le corps est l'instrument de l'âme, prescrire aux époux des règles sévères et, en particulier, revendiquer pour la femme la place à laquelle elle a droit, on comprend que la philosophie, de progrès en progrès, allait à son insu au devant d'une religion nouvelle, et que les Pères de l'Eglise aient reconnu dans la morale païenne, de plus en plus épurée, une sorte de christianisme anticipé.

* * *

Comme tous les maitres du néo-stoïcisme, Musonius recommande à chaque instant à ses disciples une étude sérieuse et pratique de la philosophie. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il faut s'entendre exactement sur la valeur qu'il donne à ce mot, dont le sens varie souvent d'un auteur à l'autre.

On sait que pour les stoïciens, la philosophie comprend trois parties principales : la physique ou métaphysique, la logique, la morale. En réalité, la morale seule en est la partie essentielle, et les deux autres n'en sont, pour ainsi dire, que les fondements. Cette prédominance de la morale s'accentue nettement avec l'évolution de la doctrine : très sensible déjà dans le stoïcisme moyen, elle triomphe définitivement chez les représentants du néo-stoïcisme, qui ne s'intéressent à l'étude de la métaphysique ou de la logique que dans la mesure où ils peuvent en retirer quelques préceptes de morale pratique. Tel est le cas de Musonius, qui se confine si étroitement dans sa tâche de moraliste, que toute la philoso-

phie se résume à ses yeux dans la morale, et dans la morale pratique. « Il faut que le philosophe devienne l'éducateur du genrehumain » (humani generis paedagogus), disait Sénèque[1]; « la philosophie nous enseigne non à parler, mais à agir (facere docet philosophia, non dicere)[2]. Et ailleurs encore : « Tout ce que tu lis, rapporte-le aussitôt aux mœurs[3]. » — « Savons-nous déjà vivre, savons-nous mourir[4] ? » — une question qu'il pose sans cesse à Lucilius, sous cette forme ou sous une autre, pour l'affermir dans la sagesse et pour accentuer les progrès de sa vie morale.

Musonius s'exprime exactement dans le même sens : « Rechercher comment il faut agir pour bien vivre, voilà le propre de la philosophie. » Et, dans un autre passage du même chapitre, il donne à sa définition une forme plus péremptoire, en disant : « La philosophie est la science de la vie. » C'est assez dire que le philosophe doit s'employer de toutes ses forces à réformer les mœurs et à rendre les hommes meilleurs, en leur présentant des règles simples et pratiques, qui trouvent leur application dans la vie de tous les jours. Ainsi, Musonius rejette toutes les subtilités et tous les paradoxes de la doctrine, pour ne s'attacher qu'à faire pénétrer dans l'âme de ses disciples les préceptes de la morale stoïque : il suffit de lire les sujets de ses entretiens habituels, pour se rendre compte que l'essentiel à ses yeux c'est de prouver par les choses et non par les mots.

* * *

Maintenant que nous connaissons l'opinion de Musonius sur le rôle de la femme et sur le but de la philosophie, reprenons la question que nous nous posions tout à l'heure et voyons si les femmes doivent aussi s'appliquer à l'étude de cette science.

Les leçons de Musonius, comme d'ailleurs celles de la plupart des néo-stoïciens, revêtaient la forme d'entretiens familiers, où le maître développait souvent un sujet qui lui avait été

[1] Lettre LXXXIX, 13. — [2] Lettre XX, 2. — [3] Lettre LXXXIX, 18.
[4] Lettre XLV, 5.

suggéré par l'un ou l'autre de ses disciples. Or, c'est précisément en réponse à la question d'un de ses auditeurs que Musonius entreprend de montrer que l'étude de la philosophie convient aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Ce dut être là une leçon particulièrement intéressante, à en juger par le soin avec lequel Lucius nous en a transmis l'écho ; une de ces leçons où le maître ne s'adresse pas à un auditoire acquis d'avance aux idées qu'il va exposer, mais à un public hésitant, dont la conviction est loin d'être faite, et craignant de souscrire à une opinion qui heurte bien des préjugés. Ainsi s'explique, probablement, l'ardeur que déploya Musonius pour réfuter les objections de ses adversaires et pour les convaincre.

Après avoir nettement affirmé que les femmes doivent s'appliquer à l'étude de la philosophie, voici comment il développe et justifie son opinion. La femme, dit-il en substance, a reçu des dieux la même raison que l'homme, celle dont nous nous servons pour distinguer ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est beau et ce qui est laid ; elle jouit des mêmes perceptions que l'homme, et, physiquement, elle ne le cède en rien à ce dernier. La nature l'a douée du même désir de tendre à la vertu, car elle sait, aussi bien que l'homme, approuver ce qui est juste et repousser ce qui ne l'est pas. Cela étant, pourquoi donc conviendrait-il aux hommes seuls de rechercher comment ils doivent faire pour bien vivre, — c'est-à-dire d'étudier la philosophie — et point aux femmes ?

En moraliste pratique, Musonius va maintenant prendre quelques exemples et montrer que la philosophie sera utile à la femme dans la vie de chaque jour et même dans ses occupations les plus prosaïques. Il passe ainsi en revue les principaux devoirs qui incombent à toute femme vertueuse et prouve que, pour les remplir fidèlement, il faut qu'elle s'inspire des préceptes de la philosophie. Or, que réclame-t-on d'elle en premier lieu ? Qu'elle sache gouverner une maison, en surveiller les intérêts, en diriger les serviteurs. Eh bien ! dit Musonius, j'affirme que la femme qui connaît la

philosophie, excellera dans tous ces emplois, puisqu'ils constituent une partie de la vie et que la philosophie est précisément la science de bien vivre. Il faut également que la femme se montre sage et réfléchie, c'est-à-dire, — car ce sont là les actes de la sagesse, — que sa conduite demeure irréprochable, qu'elle ne soit l'esclave d'aucune passion, ni querelleuse, ni préoccupée de sa toilette, ni avide de luxe ; en outre, qu'elle surmonte sa colère, qu'elle ne se laisse pas abattre par le chagrin, mais qu'elle se domine constamment elle-même. Telles sont les vertus que le philosophe ne cesse de prêcher dans ses discours. « Celui qui a appris ces préceptes, ajoute Musonius, et qui les a mis en pratique, me paraît plus réglé dans sa conduite, tant l'homme que la femme. »

Il est injuste de prétendre qu'une femme qui étudie la philosophie ne peut être une compagne de vie tout à fait irréprochable, ni une aide utile, travaillant dans la paix, veillant avec tendresse sur son mari et ses enfants. Au contraire, aucune femme n'est plus vertueuse que celle-là : elle aimera ses enfants plus que sa vie, estimera qu'il est préférable de subir une injustice que de la commettre, d'être pauvre plutôt qu'avare. D'ailleurs, poursuit Musonius, il convient que la femme, qui a reçu une éducation philosophique, soit supérieure aux autres; c'est ainsi qu'en toute circonstance, elle se montrera plus courageuse, incapable de consentir à une lâcheté, par crainte de la mort ou de quelque châtiment, incapable aussi de trembler devant qui que ce soit, puissant ou noble, riche ou tyran. Car, il lui appartient d'avoir des sentiments plus élevés que le vulgaire, de croire que la mort n'est pas un mal et que la vie n'est pas un bien. Cela ne l'empêchera pas, du reste, elle qui ne craint aucune peine et qui ne cherche point à se créer des loisirs, de nourrir ses enfants, de vaquer aux soins du ménage et d'aider on mari du travail de ses mains.

Ici, Musonius s'interrompt pour répondre à une objection que les adversaires du féminisme ne manquent pas de faire encore aujourd'hui. Ces femmes, qui suivent les leçons des

philosophes, ne deviennent-elles pas arrogantes et prétentieuses, en fréquentant les assemblées des hommes, où elles prennent la parole, pour s'instruire dans la sagesse et chercher à résoudre des syllogismes ? Ne feraient-elles pas mieux de rester chez elles, occupées à carder la laine? A quoi Musonius répond : sans doute, s'il ne s'agit que de parler vainement et de discuter pour le seul plaisir de discuter, mieux vaut que les femmes — et les hommes aussi — demeurent à la maison. Mais il s'agit, au contraire, que tous ceux qui prennent la parole le fassent avec sérieux et seulement en vue de communiquer à leurs auditeurs des règles de sagesse pratique. Et, pour mieux préciser sa pensée, Musonius reprend une comparaison qui lui est familière, ainsi qu'à la plupart des néo-stoïciens : « De même, dit-il, que la science du médecin n'a aucune utilité, si elle ne se rapporte pas à la santé du corps, ainsi la science du philosophe perd toute sa valeur, si elle ne tend pas à accroître la vertu de l'âme humaine. » Enfin, lorsqu'on verra que les femmes appliquent sérieusement les préceptes qu'elles ont appris à l'école des philosophes, personne n'osera plus leur contester le droit de faire, elles aussi, profession de sagesse.

* * *

Une autre question, souvent débattue à cette époque, était de savoir si le philosophe peut se marier, ou s'il doit renoncer à la vie de famille pour se consacrer entièrement à ses études et à son ministère. Les opinions à cet égard étaient très partagées. Epictète préconise nettement le célibat du philosophe, et, ainsi qu'on l'a remarqué, les raisons qu'il donne peuvent encore être invoquées en faveur de celui du prêtre. « Le philosophe, dit-il, ne doit-il pas être tout entier à son divin ministère?... Regardez : s'il est marié, il est obligé de faire ceci ou cela pour son beau-père, il a des devoirs envers les autres parents de sa femme, envers sa femme elle-même.... Que devient, dès lors, celui qui doit surveiller tous les autres, époux et parents?.. celui qui doit aller partout comme un médecin tâtant le pouls de tout le

monde? comment aura-t-il ce loisir, si les devoirs ordinaires le tiennent à l'attache? » A ceux qui reprochent à Epictète de nuire à la conservation de la société, en prescrivant au philosophe de vivre seul, il répond avec sa vivacité d'esprit habituelle : « Au nom des dieux, qui sont les plus utiles à l'humanité, de ceux qui y introduisent quelques marmots au vilain petit museau, ou de ceux qui, suivant leurs forces, surveillent tous les hommes, observent ce qu'ils font, comment ils vivent, en quoi ils négligent leurs devoirs.... Le philosophe a l'humanité pour famille, les hommes sont ses fils, les femmes sont ses filles. Il va les trouver tous, il veille sur tous, parce qu'il est leur père, leur frère et le ministre de leur père à tous, Jupiter. »

Musonius tient naturellement ici un tout autre langage. En effet, conformément à ses principes sur le rôle de la femme dans le mariage et sa participation à l'étude de la philosophie, il soutient que la vie conjugale ne saurait entraver l'activité du philosophe.

Tout d'abord, dit-il, ni Pythagore, ni Socrate, ni Cratès, qui vécurent tous trois mariés, ne furent gênés dans leur carrière. D'autre part, puisque le philosophe doit enseigner aux hommes à vivre selon la nature, ne faut-il pas que lui-même prêche d'exemple en se mariant, ce qui est particulièrement conforme à la nature? Comparant l'activité de l'homme à celle de l'abeille, qui ne peut vivre seule, mais qui unit ses efforts à ceux de toute la ruche, Musonius explique que chaque individu doit avoir en vue l'intérêt collectif et que la prospérité d'une cité dépend des foyers qui s'y fondent. Pourquoi donc ce qui convient aux autres ne conviendrait-il pas aussi au philosophe? Et pourquoi le mariage serait-il un obstacle pour lui, dont le devoir est de mettre le premier en pratique les vérités qu'il reconnaît nécessaires.

* * *

Une étude complète de la morale de Musonius achèverait de nous montrer la franchise, la sincérité et le sérieux de ses

opinions. Elle achèverait surtout de nous convaincre que chez ce maître de sagesse pratique, dont l'enseignement revêt une forme si délicate, le stoïcien n'a point étouffé l'homme. Celui-ci n'a rien de la raideur stoïque; il demeure, au contraire, affectueux et sensible, préoccupé avant tout de l'âme de ses disciples, ardent à combattre l'injustice partout où il croit la rencontrer, aussi refuse-t-il de s'enfermer dans une doctrine trop étroite.

On ne saurait assez louer cette indépendance d'opinion qui se manifeste chez la plupart des néo-stoïciens. Grâce à elle, ils ont chacun une originalité et se développent librement en des sens divers. C'est en obéissant moins aux préceptes de la doctrine qu'à son instinct de solidarité et de justice, que Musonius a trouvé, en parlant de la femme, l'accent qui convainc et qui touche.